BLAISE LE HARGNEUX,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

PAR M. DORVIGNY.

Repréſentée, pour la première fois, à Paris, ſur le Théâtre des Grands Danſeurs du Roi, le 7 Novembre 1782.

Prix, 1 *liv.* 4 *ſols.*

A AMSTERDAM,

Et ſe trouve A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Galande, vis-à-vis celle du Fouarre.

M. DCC. LXXXIII.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BLAISE, Fermier.	*M. Dorvigny.*
Madame BLAISE, ſa Femme.	*Mme. Dutacq.*
THÉRESE, leur Fille.	*Mlle. Langlois.*
LE BAILLI.	*M. Conſtantin.*
FRANÇOIS, Fils du Bailli.	*M. Talon.*
LUCAS, Valet de Ferme, chez Blaiſe.	*M. Mayeur.*
PAYSANS ET PAYSANNES.	

La Scène eſt au Village, devant la maiſon de Blaiſe.

BLAISE
LE HARGNEUX,
COMÉDIE.

Le Théâtre repréſente le Village, devant la maiſon de Blaiſe.

SCENE PREMIERE.

Madame BLAISE, THÉRESE.

Madame BLAISE.

OUI, ma fille, je te diſons de te tranquilliſer. Ton affaire eſt dans le ſac.

THÉRESE.

Oh ! ma mère, j'ons ben peur que non, moi. Vous ſavez ben ce qu'a dit mon père encore hier ?

Madame BLAISE.

C'eſt juſtement par-là que je le tenons. Je te diſons que t'épouſeras François. C'eſt un bon garçon, je le protégeons, & j'avons ça dans not' çarvelle.

THÉRESE.

Oui ; mais mon père ne l'y a pas, lui.

Madame BLAISE.

Y faudra ben qu'il l'ait. Je te ferons voir la différence qu'il y a de la tête d'une femme à la tête d'un homme. Oh ! y en a beaucoup.

THÉRESE.

Je le crais ben, ma mère ; mais p't'être auſſi que l'avantage eſt de ſon côté.

Madame BLAISE.

Taiſez-vous, morveuſe. Allez-vous pas apprendre à votre mère ce qui en eſt. Je connaiſſons mieux que vous la tête de mon mari, p't'être ben, & je vous diſons que j'en faiſons ce que je voulons.

THÉRESE.

Ça ſe peut ben ; mais c'eſt qu'y n'eſt pas comme les autes, lui.

Madame BLAISE.

Oh ! de ça, t'as ben raiſon. C'eſt eune himeur ben contrariante toujours. Un homme qu'eſt toujours fâché ; qu'on l'y faſſe du bien, qu'on l'y faſſe du plaiſir, y bougonne ſans ceſſe, y n'eſt jamais content, y ne rit jamais.

THERESE.

Ah ! c'eſt ben vrai.... Eh ! dame, ma mère, quand on parle de mariage....

Madame

Madame BLAISE.

Faudrait rire, n'eſt-ce pas?

THÉRESE.

Eh! mais je crayons qu'oui.

Madame BLAISE.

Ah! tu crais qu'oui? C'eſt une choſe pus ſérieuſe que tu ne penſes.

THÉRESE.

Le jeune François pourtant dit que c'eſt eune choſe ben gaie, & y ne m'en parle qu'en riant.

Madame BLAISE.

Et toi, comment que tu l'y répons?

THÉRESE.

Dame! j'aurais ben envie de rire auſſi.

Madame BLAISE.

Oui-dà!

THÉRESE.

Mais le ſérieux de mon père me retient.

Madame BLAISE.

T'as raiſon, ma fille. Va, ſt'envie de rire-là te paſſera bentôt..... C'n'eſt pas qu'y gn'y ait des momens où ça reviant; mais queuque tems de mariage ça change ben les himeurs, va.

THÉRESE.

Enfin, ma mère, je ferons comme vous; je prendrons ça comme ça viendra.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

BON JOUR, ma chère Madame Blaise, & vous, ma chère Thérèse. Je vous apporte de bonnes nouvelles, allez.

THÉRESE.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc?

Madame BLAISE.

Dis-les donc vîte.

FRANÇOIS.

Hier, mon père & moi nous avons tant preſſé Monſieur Blaiſe pour conſentir à notre mariage, qu'il eſt convenu que ça ſe ferait.

THÉRESE.

Mais quand?

Madame BLAISE.

Quand? Diable! t'es preſſé, à ce qui paraît.

THÉRESE.

Non, ma mère; c'eſt pas pour ça, c'eſt peur que mon père s'en dédiſe.

FRANÇOIS.

Sûrement. Au lieu que quand ça ſ'ra fait....

Madame BLAISE.

Sans doute. A-t'y fiſqué le tems pour ça?

FRANÇOIS.

Oui. Il nous a dit que pour le préſent il était trop chagrin pour avoir le eœur à la danſe, qu'il avait eſſuyé des malheurs, des pertes.... mais que le premier moment de bonheur qu'il y arriverait, il en profiterait ponr faire notre nôce.

THÉRESE.

Eh ben! elle n'eſt pas faite encore.

Madame BLAISE.

Non. Je ne danſerons pas de ſi-tôt.

FRANÇOIS.

Pourquoi donc?

THÉRESE.

C'eſt que ſi j'attendons qu'y convienne d'un bonheur, ça n'arrivera jamais.

Madame BLAISE.

Oh! non. Je crayons, Dieu me pardonne, que le Seigneur du Village le ferait Roi du pays, qu'y ne ſerait pas encore content.

FRANÇOIS.

Oh! que ſi-fait: j'ai meilleure idée. Monſeigneur lui-même, à qui mon père a conté tout, veut ſe mêler de faire réuſſir la choſe, & ça réuſſira. Si je pouvons faire dire eune ſeule fois à Maître Blaiſe qu'il eſt heureux, notre mariage eſt fait. V'là déja une frime que nous l'y avons commencé pour l'amener à lâcher ce mot là.

THÉRESE.

Bon! Comment donc,

FRANÇOIS.

Oui. Monſeigneur qui veut beaucoup de bien

à mon père & à moi, nous a dit de ne rien épargner pour ça, & qu'il ſe chargerait même des frais que ça pourrait coûter. En conſéquence, mon père, comme Bailli du Village, a annoncé hier aux Payſans, de la part de Monſeigneur, un prix pour aujourd'hui.

Madame BLAISE.

Je le ſavons. Même Blaiſe eſt parti du matin pour aller voir ça.

FRANÇOIS.

Sans doute. C'eſt nous qui l'avons envoyé chercher.

THÉRESE.

Eh ben, quéque ça fera?

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LUCAS.

LUCAS.

AH! jarnigoi, en v'là d'eune bonne!

THÉRESE.

Qu'eſt-ce que t'as donc, Lucas?

LUCAS.

Eh! ventergué, j'ons que je crayons avoir la barlue dans les yeux & dans l'z'oreilles.

Madame BLAISE.

Explique-toi donc?

LUCAS.

Vote mari, note maître, Monſieur Blaiſe....

THÉRESE.

Eh ben ! après ? mon père, qu'a-t'y fait ?

LUCAS.

Il a fait.... Mais, non, morgué, ça ne ſe peut pas. C'eſt un ſort.

Madame BLAISE.

Mais, finis donc ; car tu m'impatientes.

THÉRESE.

Je ne te comprends pas.

LUCAS.

Je ne le compernons pas non pus, nous ; & ſi ſtapendant je l'avons vu & entendu, ou le diable s'en eſt mêlé ; mais je crayons putôt le dernier.

FRANÇOIS.

Eh ben ! parle donc pus clair ?

LUCAS.

Le clair ou le troube de ça, comme vous voudrez ; c'eſt qu'y z'avont fait tirer vote mari à ce blanc. Y ne voulait pas tirer, ly ; vous favez comme il eſt. Y s'en défendait comme un beau diable.

Madame BLAISE.

Oh ! oui, y a des fois qu'il eſt ben rétif.... Enfin ?...

LUCAS.

Enfin, il a donc pris l'arbalêtre. Il avait eune dégaine !... Il ajuſtait, morgué, tout de travers ; car j'équions à vingt pieds du but, & j'avions pus peur pour moi que pour le blanc. Eh ben ! quoique ça, ſon coup a parti, & pis vivat, y z'avont crié

qu'il était dedans, & on lui a donné le prix. Là, c'eſt-t'y pas le diable qu'a conduit ce coup-là ?

Madame BLAISE.

Ma foi, je le crois.

FRANÇOIS.

Non; mais c'eſt l'amour. C'eſt une invention que j'ai eu, & que mon père a fait exécuter par les gens du Village qui avaient le mot; nous leur avons fourni un ſecond prix pour faire croire à Blaiſe qu'il avait gagné le premier.

THÉRESE.

Ah ! mon cher François....

LUCAS.

A la bonne heure ! J'nous doutions ben auſſi qu'y avait d'la manigance.

Madame BLAISE.

Et moi, j'avais de la peine à croire mon mari ſi adroit que ça.

LUCAS.

V'là, morgué, qu'on l'amène en triomphe.

Madame BLAISE.

Allons-nous-en, ma fille; car, quiens, je crais que je ne pourrions pas m'empêcher de ly rire au nez de ſa duperie.

LUCAS.

Je crais ben; mais faura revenir après ly faire vot' compliment.

(*Elles ſortent.*)

SCENE IV.

LUCAS, FRANÇOIS, BLAISE *amené en triomphe par tout le Village &* LE BAILLI.

BLAISE, *entrant le dernier, conduit par le Bailli; il a la taſſe d'argent attachée à ſon habit, avec des rubans.*

EH ben! eſt ben! ventergué, eſt-ce qu'ous êtes foux donc, vous autes, de me promener là comme le Bœuf gras? M'avez-vous aſſez tiraillé?

LE BAILLI.

C'eſt pour vous faire honneur, Maître Blaiſe.

BLAISE.

Eh! morgué, l'honneur! l'honneur! Je ne vous en demande pas tant. Donnez-moi du repos, ça vaudra mieux que de l'honneur.

LE BAILLI.

Mais l'un & l'autre ſont bons. Commencez toujours par jouir de votre triomphe, & vous vous repoſerez après. Allons, mes enfans, faites vos complimens à Monſieur Blaiſe, & réjouiſſez-vous en ſon honneur. C'eſt Monſeigneur qui l'ordonne.

BLAISE.

Eh! Monſeigneur eſt pus bon que je ne mérite; mais y me ferait pus de plaiſir s'il m'ordonnait qu'on me laiſsît tranquille.

LE BAILLI.

Allons, mes enfans, avancez.

(*Les Payſans & Payſannes du Village viennent careſſer & complimenter Blaiſe, qui fait toujours des mines de mauvaiſe humeur & des mouvemens pour s'en aller; mais le Bailli & ſon fils le retiennent par des rubans qu'il a des deux côtés, & le forcent à reſter, tandis qu'on danſe autour de lui, en lui apportant des Bouquets, que Lucas reçoit pour lui.*)

LE BAILLI, *venant le premier, préſente ſon Bouquet.*

Honneur à Maître Blaiſe, le plus adroit du Village.

FRANÇOIS, *venant de l'autre côté.*

Gloire à Monſieur Blaiſe, le meilleur Arbalétrier du canton.

LUCAS.

Salut à not' Maître, le boute-en-train de la joie & le gagneux des prix du Village.

BLAISE.

Oui, gagneux de prix; ſi j'y concevons rien que le diable m'emporte. C'eſt pas que l'adreſſe me manque. J'ajuſtons encore aſſez droit; mais c'eſt que je n'y voyions goûte quand j'avons tiré.

LUCAS.

Pernez toujours. Vaut mieux gagner que perdre, y a pus de profit.

(*Chaque Payſan lui apporte ſon Bouquet. On danſe*).

BLAISE, *après la danſe.*

Ah! ça, Meſſieurs, y en auras-t'y bentôt aſſez avec vos danſes? Pour moi ça commence à me fatiguer.

LUCAS.

Eh ben! not' Maître, j'allons danſer pus au loin. Y a-t'y du moins de quoi boire à vot' ſanté, en l'honneur de ſte belle taſſe?

BLAISE.

Pardi! oui. Je n'aurions encore qu'à vous régaler, j'aurions gagné un beau prix! Vous m'auriez bentôt bu pus que la taſſe ne vaut.

LE BAILLI.

Allez, allez, mes enfans; il y a une collation de préparée en l'honneur du vainqueur, & c'eſt Monſeigneur qui s'en charge, par amitié pour Maître Blaiſe. Vous reviendrez tantôt pour la collation & la nôce tout enſemble.

(*Ici les Payſans & Payſannes font des révérences & s'en vont.*)

SCENE V.

LE BAILLI, BLAISE.

BLAISE.

QUEUQUE vous leux dites donc, vous, pour la nôce?

LE BAILLI.

Sans doute, la nôce....

BLAISE.

Et de qui?

LE BAILLI.

Eh! mais, de mon fils avec votre fille.

BLAISE.

Ma fille avec vot' fils! Eh! qui diabe vous parle de les marier?

LE BAILLI.

Comment! mais il me ſemble que nous ſommes d'accord. N'avez-vous pas dit que vous les marieriez au premier bonheur qui vous arriverait?

BLAISE.

Eh ben! après?

LE BAILLI.

Eh bien! vous venez de gagner un prix comme cela, à la tête de tout le Village, & en préſence de Monſeigneur lui-même, n'eſt-ce pas là le moment le plus heureux de votre vie?

BLAISE.

Au contraire, morgué, c'eſt le pus mauvais. Je voudrions ben ne l'avoir pas gagné vot' prix.

LE BAILLI.

Ah bien! vous prenez drôlement la choſe. Eh! pourquoi donc ça?

BLAISE.

Comment! ventergué, pourquoi? C'eſt tout ſimpe. J'avions déja aſſez d'ennemis, d'envieux, ça va les animer encore contre moi.... Tous ces jeunes gens qui ſe croyont pus adroits.... vont être piqués de ça.... Eh! qui fait, morgué, ſi y ne m'attendront pas à queuque coin.... ſi y ne

m'attaqueront pas pour me la reprendre..... Si je ſavions ça, morgué, je la rendrions tout-à-l'heure.

LE BAILLI.

Ah! vous vous alambiquez l'eſprit mal à propos.

BLAISE.

Pas du tout. Je les avons déja vu ricaner à mon ſujet & comploter entr'eux tous. Tenez, la taſſe ne vaut pas le tintoin qu'alle me baille déja; je ſommes fâché de l'avoir, & vous pouvez la reprendre.

LE BAILLI.

Non pas, non pas. Gardez-la, & tranquilliſez-vous. Monſeigneur vous eſtime, & avec ſa protection, vous n'avez rien à craindre de perſonne.

BLAISE.

C'eſt bentôt dit, la protection de Monſeigneur; mais, qu'eſt-ce qui dit que je l'avons? Je ne ſommes pas aſſez heureux pour ça!

LE BAILLI.

Qu'eſt-ce qui vous le dit? C'eſt moi; & c'eſt à moi que vous en avez l'obligation encore.

BLAISE.

Comment donc ça?

LE BAILLI.

Voilà déja pluſieurs jours que je lui parle de vous en bien, & tout ce que je lui en ai dit, l'a déterminé à faire votre fortune. Il ſait que vous n'avez ici qu'une petite Ferme, & pour vous mettre plus à l'aiſe, il va vous donner ſes terres à régir.

BLAISE.

Ses terres, à Monſeigneur, à moi!

LE BAILLI.

Oui ; à vous-même. J'ai arrangé ça ce matin avec lui. Dame ! c'eſt heureux ça ! & je vous en félicite.

BLAISE.

Et moi, j'en enrage.

LE BAILLI.

Comment ! qu'eſt-ce que vous dites donc ?

BLAISE.

Je diſons que c'eſt le pus grand malheur qui pouvait m'arriver.

LE BAILLI.

Ah ! par exemple, je ne vous conçois pas.

BLAISE.

Je ne le concevons que trop, nous.

LE BAILLI.

Mais, qu'eſt-ce qui vous fâche donc là-dedans ?

BLAISE.

Comment, morgué, ce qui me fâche ? D'abord, c'eſt que j'étions tranquille auparavant & que je ne le ſerons pus. Je n'étions pas riche, mais j'étions note maître ; à préſent, j'allons être eſclaves.

LE BAILLI.

Mais c'eſt une folie. Monſeigneur vous aime.

BLAISE.

Gn'y a pas de folie, Monſieur ; tout le monde fait ça, quand on s'attache au puiſſant, ſerf on devient.

LE BAILLI.

Mais non. On ſe fait des protecteurs.

BLAISE.

Non pas. On ſe donne des maîtres.

LE BAILLI.

On ſe procure des amis.

BLAISE.

Y n'y a des amis que quand on eſt égal.

LE BAILLI.

Enfin, je regarde ça comme un grand bonheur pour vous, & je l'avais fait pour un bien.

BLAISE.

Et moi, je vous dis que c'eſt un mal.... Mais, mais de quoi diable vous mêlez-vous, avec votre bonne volonté ? Laiſſez les gens devenir ce qu'ils pourront, ſans vous intriguer dans leurs affaires. Je ſommes déja aſſez malheureux comme ça, ſans que vous me le rendiez encore davantage.

LE BAILLI.

Mais vous êtes un ſingulier homme.

BLAISE.

Eh bien ! v'là comme je ſuis. C'eſt à vous à m'y laiſſer.

LE BAILLI.

Ah ! je vous laiſſe auſſi. Mais, écoutez : il n'y a pas tant à crier ; ſi vous ne regardez pas comme un bien d'avoir la Ferme de Monſeigneur, vous pouvez la laiſſer. Alors, je ne vous aurai pas fait de mal, & vous n'aurez pas ſujet de m'en vouloir.

BLAISE.

Si-fait, morgué, je l'aurons toujours ſujet de ça.

LE BAILLI.

Mais, non. Refuſez la Ferme.

BLAISE.

Oui, refuſer! C'eſt bentôt dit. Mais c'eſt raiſonner tout de travers.... St'homme qu'eſt riche. qu'eſt puiſſant, c'eſt-y accoutumé à ſe voir refuſer, contredire par queuq'z'un, & ſur-tout par un varmiſſeau, comme je pouvons t'être, auprès de lui? Y va s'en fâcher, y va ſe mettre en colère, y gardera eune dent contre moi, vous en ſerez la cauſe, &, morgué, j'en garderons deux contre vous.

LE BAILLI, *à part.*

Quel diable d'homme! on ne ſait pas comment le prendre. (*Haut.*) Eh bien! écoutez: je conviens que j'ai eu tort & je réparerai cela. C'eſt moi qui avais donné à Monſeigneur l'idée de vous prendre pour ſon Fermier par le bien que je lui avais dit de vous. Je vais l'en détourner à préſent de moi-même.

BLAISE.

Vous y allez donc dire du mal à ce coup-ci? Quand je vous dis que vous me faites toujours du tort. Je ſommes ben malheureux de vous connaître, toujours.

LE BAILLI.

Mais, quel tort eſt-ce que je vous ai donc encore fait?

BLAISE.

Eh! ventergué, dans tout ce que vous vous mêlez. C'eſt encore par vot' conſeil que j'ai acheté dernièrement ce cheval pour ma charrue.

LE BAILLI.

Eh bien! qu'eſt-ce qu'il a?

BLAISE.

Il a, qu'y me déplaît, qu'y ne vaut rien, & que j'avons chargé Lucas de le vendre à moitié perte.

LE BAILLI.

Parce que vous en êtes dégoûté; mais il n'en eſt pas moins bon.

BLAISE.

Et je vous dis qu'il eſt mauvais, moi. Eh! jarnigoi, je me connois mieux en bête que vous, p't'être, & ne m'obſtinez pas, & mêlez vous de vos affaires, & laiſſez-moi tranquille. Je ſommes fatigué: j'allons nous repoſer.

LE BAILLI.

Eh bien! eh bien! tout eſt dit. Repoſez-vous. Je vous laiſſe. (*A part.*) Je vais voir avec Lucas à lui faire quelque manigance ſur ce cheval-là. (*Haut.*) Au revoir, Maître Blaiſe; je ſuis toujours votre ami, & je compte toujours ſur le mariage de nos enfans pour aujourd'hui.

(*Il ſort.*)

SCENE VI.

BLAISE, *ſeul.*

OUI, oui, compte toujours, va; ça avance. Tant que je ne ſerons pas pus content que ça, ce n'eſt pas pour chercher à contenter les autres.

SCENE VII.

BLAISE, Madame BLAISE, THÉRESE.

Madame BLAISE.

EH ben ! mon cher ami, nous avons appris de bonnes nouvelles.

BLAISE, *rechignant.*

Oui, de bonnes nouvelles.

THÉRESE.

Et nous venons vous faire compliment, mon cher père.

BLAISE.

Eh ! gardez vos complimens, laiſſez-moi tranquille.... Les v'là-t'y pas déja à mes trouſſes auſſi.

THÉRESE.

Voyons donc la belle taſſe, mon pt'tit papa.

BLAISE.

Oui, ton petit papa. Je te vas donner de la taſſe, moi. Va-t'en à ton ouvrage.

Madame BLAISE.

T'as donc tiré ben juſte, mon petit homme?

BLAISE.

Ah ! ah ! queuque ça vous fait, que vot' petit homme tire comme y veut ?

Madame BLAISE.

Mais c'eſt que tu gagnes des prix, ça monte not' ménage. Laiſſe-la-moi donc voir ?

BLAISE.

BLAISE.

Oui, un beau prix ! Y en avait juſtement deux, c'eſt pas ſtelle-là que je voulions avoir ; ça prouve le guignon que j'ai à tout.

THÉRESE.

Mais, mon père, vous vous plaignez de tout. On ne peut pas toujours choiſir, auſſi ; de deux prix quand on en a un, c'eſt encore ben heureux.

BLAISE.

Ah ! on ne peut pas toujours choiſir ! Et ſi au lieu de François que tu veux épouſer, je t'en donnais un autre, dirais-tu auſſi qu'on ne peut pas toujours choiſir ?

THÉRESE.

Ah ! mon père, c'eſt différent. C'eſt pas là comme au jeu d'arbalêtre.

BLAISE.

Non-dà ! Eh ben ! eh ben ! Mamſelle, vous choiſirez celui qu'on vous donnera. En attendant, allez-vous-en un peu voir là dans la plaine ſi nos beſtiaux ſont bian ſoignés.

THÉRESE, *s'en allant.*

Je ne ſais pas, mais je ne crois pas que le prix que mon père a gagné avance beaucoup le mien, à moi.

SCENE VIII.

BLAISE, Madame BLAISE.

Madame BLAISE.

MAIS, mon ami, pourquoi donc être toujours fâché comme ça ?

BLAISE.

C'eſt que ça me plaît.

Madame BLAISE.

Vous criez, vous vous plaignez toujours.

BLAISE.

C'eſt que j'en avons ſujet.

Madame BLAISE.

Mais en quoi ?

BLAISE.

En tout.

Madame BLAISE.

Qu'eſt-ce qui te fâche, mon cher ami?

BLAISE.

Tout le monde.

Madame BLAISE.

Comment! moi, auſſi ?

BLAISE.

Vous, la première.

Madame BLAISE.

Mais je ne te contrarie jamais.

BLAISE.

Vous avez tort.

Madame BLAISE.

Comment ! j'ai tort ?

BLAISE.

Assurément. D'abord, vous m'impatientez. Queuque vous me chantez-là, voyons; queuque vous me voulez? Est-ce que je n'avons pas déja assez de tintoin dans la tête ?

Madame BLAISE.

Mais, pourquoi en prends-tu ? Y ne tient qu'à toi d'être heureux & content.

BLAISE.

Moi, content ? Eh ! morgué, queu bonheur que j'avons donc pour ça ?

Madame BLAISE.

Mais tu as en tout du bonheur. D'abord, tu es aimé dans ton Village, tous les Payſans ſont tes amis.

BLAISE.

Oh ! les amis de bouteille. Je n'y croyons qu'au cabaret.

Madame BLAISE.

Tu as un ménage honnête & tranquille.

BLAISE.

C'eſt que je ſavons y mettre le bon ordre.

Madame BLAISE.

Tu as une fille jeune & aimable.

BLAISE.

C'eſt parce qu'al' tient de moi.

Madame BLAISE.

Tu as une femme.....

BLAISE.

Je le ſais morgué ben que j'en avons une.

Madame BLAISE.

Comment! tu le ſais ben. Mais eſt-ce que tu as à t'en plaindre, dis donc?

BLAISE.

Oh! je dis, Mame Blaiſe, ne parlons pus ſus ſt'artique-là.

Madame BLAISE.

J'en veux parler, moi. Tu es trop heureux de m'avoir.

BLAISE.

C'eſt ce que je diſais.

Madame BLAISE.

Une femme douce!...

BLAISE.

Comme un mouton.

Madame BLAISE.

Adroite!

BLAISE.

Tu ne l'es que trop.

Madame BLAISE.

Jeune encore!

BLAISE.

Oui, pour la raiſon.

Madame BLAISE.

Bien faite!

BLAISE.

Pardi, y ne te manque rien.

Madame BLAISE.

Sage!

BLAISE.

Beau mérite ! Encore ſi c'était à la ville, tu pourrais te citer ; mais aux champs !...

Madame BLAISE.

Et qui a fait ta fortune !

BLAISE.

Ah ! oui, belle fortune !

Madame BLAISE.

Enfin, je t'ai donné ce que j'avais, & ſûrement j'avais quelque choſe en t'épouſant.

BLAISE.

Pardi ! ne ſembe-t'y pas que t'avais ſi grand' choſe ? Toutes les autes filles du Village avaient autant que toi, & je pouvais choiſir.

Madame BLAISE.

Savoir ſi elles auraient voulu de toi.

BLAISE.

Vous ne leur en avez pas donné le tems.

Madame BLAISE.

Oui, j'étais ben affamée de toi, vraiment !

BLAISE.

T'as pourtant ben ſçu me prendre.

Madame BLAISE.

Oui, j'ai fait là eune belle priſe ! Un homme d'un caractère inſupportable ! triſte, hargneux ! ſans ſujet, ni raiſon ! qui ſe plaint toujours quand y voit rire les autes. V'là-t'y pas eune belle compagnie !

BLAISE.

Oh ! ça, Mame Blaiſe, je n'avons pas beſoin

de vos crétiques. Je ſommes comme ça, c'eſt not' goût & laiſſez-nous-y. Eh! ventergué, j'avons crié, je crions, & je crierons encore & ça nous amuſe, & ſi ça vous déplaît, j'en ſommes bian aiſe, entendez-vous celle-là?

Madame BLAISE.

Allons, v'là eune de ſes boutades qui le prend. Eh! mon pauvre homme, tu devrais être honteux de t'emporter comme cela, ça te fera mal.

BLAISE.

Eh ben! tant mieux. Je voulons nous faire mal, c'eſt not' tempérament comme ça, ça ne vous regarde pas, & ſi vous dites eune parole, je nous emporterons encore pus fort.

Madame BLAISE.

Mais ſi y paſſait quequ'un, y ſe moquerait de toi. Tu le ferais rire.

BLAISE.

Rire! Oh ben! morgué, qu'y rie donc. Je ne crions pas, nous, & ventergué, ſi vous voulez rire, alléz-vous-en rire dans un coin, car je n'aimons ni à rire, ni à voir rire les autes.

Madame BLAISE.

Eh ben! c'eſt naturel. Chacun ſon genre. Il eſt ben plus plaiſant de crier comme un aveugle, & de mettre tout le Village en émeute.

BLAISE.

Je crierons, je mettrons la meute ſi je voulons, & parſonne n'a rian à y voir. Eh! morgué, en v'là aſſez là-deſſus, & allez-vous-en, ou ben, j'allons m'en aller; car, ventergué, v'là que la

patience m'échappe, & je commencerions un ſabat que le diabe n'y entendrait pus rien.

Madame BLAISE.

Ce ne ſerait pas le premier, ni le dernier d'aujourd'hui. Reſtez, reſtez, Maître Blaiſe, & tranquilliſez-vous ſi vous pouvez. Je ſommes ben malheureuſe d'avoir un homme d'un ſi méchant caractère : mais j'eſpère que tous ça finira. Heureuſement Monſeigneur eſt ici, & ſi je ſommes forcées de nous plaindre à lui, j'eſpérons qu'y nous rendra juſtice.

BLAISE.

Eh ben ! tant mieux, v'là ce que je demandons. Allez-vous plaindre, & que le diabe vous emporte.

(*Madame Blaiſe ſort.*)

SCENE IX.

BLAISE, *ſeul.*

EH ben ! voyez donc ſi j'ai tort, ſi je n'ai pas réellement ſujet de me fâcher, ſi tout ne me contrarie pas ? Sûrement je ne lui ai rien dit que de fort honnête, de raiſonnabe. Eh ben ! la v'là qui prend la chèvre. Oh ! je vous dis, c'eſt terribe ça un ménage ! Si un homme avait du bon ſens, y s'paſſerait de femmes.... Oh ! oui, morgué ! quéqu'un qui trouverait ce ſecret-là ferait eune jolie découverte !

SCENE X.

BLAISE, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

EH ben ! Maître Blaiſe, vous v'là ben content, pas vrai ?

BLAISE.

Oui ; j'étouffe de joie.

FRANÇOIS.

Ma foi, vous avez ſujet ; v'là toutes vos affaires qui tournent à bien.

BLAISE.

Elles tournent à mal, putôt. Rian ne me réuſſit.

FRANÇOIS.

Eh ! mais, ſi-fait. Tout vous vient à ſouhait. Voilà d'abord un prix.

BLAISE.

Je ſommes fâché de l'avoir.

FRANÇOIS.

Vous allez obtenir la ferme de Monſeigneur.

BLAISE.

Je n'en voulons pas.

FRANÇOIS.

Vous vous portez bien.

BLAISE.

Au contraire, je ſommes malade.

FRANÇOIS.

Vous êtes gai.

BLAISE.

Oh ! oui, gai. Très-fort ! Jovial même, & j'en avons ſujet. Ah ça ! avez-vous bentôt fini vote gaieté ?

FRANÇOIS.

J'ai tout plein de complimens à vous faire.

BLAISE.

Je n'en reçois de parſonne.

FRANÇOIS.

Je viens de paſſer le long de vos vignes, elles font plaiſir à voir. Les grappes ſont ſi belles ! Oh ! vous aurez une ſuperbe vendange.

BLAISE.

Oui, une belle apparence ! Les ſeps ſont trop chargés, les grappes ſe nuiſent ; & puis le moindre vent froid, la gelée, la pluie, la grêle, les oiſeaux peuvent tout détruire.

FRANÇOIS.

Mais ça promet bien toujours ; & le mal que vous craignez n'arrivera peut-être pas. Il ne faut pas ſe chagriner d'avance.

BLAISE.

Eh ben ! après ? quand ben même que tout ça viendroit à bien, la belle avance ! Mon cellier eſt tout plein. Je n'ai plus ni tonneaux ni place pour en mettre. Il faudrait vendre mon vin à perte pour m'en défaire, autant vaut-il n'en pas avoir. J'aimerais bien mieux les bleds. Mes granges ſont vuides ; mais on ne peut jamais être content.

FRANÇOIS.

Mais tout a pourtant bien donné chez vous. Même en paſſant ce matin, j'ai vu vos troupeaux dans le meilleur état. Pluſieurs de vos brébis ont fait des petits agneaux charmans, & votre garçon de Ferme m'a dit que les vaches, les jumens, tout ça a rapporté à merveille.

BLAISE.

Bon! ce n'était pas cette partie-là que je ſoignais le plus. C'était la baſſe-cour que je voudrais qui eut donné.

FRANÇOIS.

Oh dame! on ne peut pas tout avoir à la fois.

SCENE XI.

BLAISE, FRANÇOIS, THÉRESE.

THÉRESE, *entre toute en joie.*

AH! mon père, félicitez-moi; tenez, que je ſuis heureuſe!

BLAISE.

Quéque c'eſt donc que ſté joie-là, Mamſelle? Eſt-ce qu'ous êtes folle donc? Vous ſavez bian que je vous ons défendu de rire.

THÉRESE.

Dame! mon père, quand on a du bonheur, y faut ben être contente.

BLAISE.

Ah! du bonheur! Eh! qu'eſt-ce qu'en a ici?

THÉRESE.

C'eſt moi, mon père; v'là un beau bijou d'or que je viens de trouver.

FRANÇOIS, *avec des mines d'intelligence.*

Ah! c'eſt ben brillant!

BLAISE, *fâché.*

Tu as trouvé ça, toi? Diantre! t'es ben heureuſe de trouver comme ça! Ça ne m'arriverait pas à moi des z'haſards comme ça. Je ſommes ben dans les champs depuis le matin juſqu'au ſoir, mais gn'y a pas de danger que j'y trouvions queuque choſe, ſinon de la peine & du mal.

THÉRESE.

Eh ben! mon père, quoique je l'ayons trouvé, il eſt pour vous, ſi vous voulez.

BLAISE.

Non, non, Mamſelle; je n'en voulons pas. Sembe-t'y pas, à vous entendre, que j'en ſommes envieux!

THÉRESE.

Mais, dame, vous vous plaignez.

BLAISE.

Oui. Je nous plaignons de ce que je n'en trouvons pas. Eſt-ce que je n'avons pas autant de droit que vous ſur des trouvailles? & ſtapendant je ne trouvons rian, nous, & on dira que je ſommes heureux. Ça n'eſt-y pas enrageant, ça?

THÉRESE.

Mais, mon père, j'en ſuis fâchée; mais ce n'eſt pas ma faute.

FRANÇOIS.

Dame, Monſieur Blaiſe, chacun ſon tour. Vous trouverez peut-être une autre fois, vous. (*A Théréſe.*) Il me vient une idée.

BLAISE.

Oui, je n'ai qu'à y compter. Retrournez à votre ouvrage, Mamſelle, & donnez-moi ça, je m'en vas le montrer à vot' mère, & voir un peu ſi elle dira encore que je ſuis ben heureux. (*La fille fait ſemblant de s'éloigner. François reſte, Blaiſe ſe retourne, & dit en voyant les geſtes qu'il fait à Thérèſe.*) Oh! oui, je ſuis ben content. N'eſt-ce pas que je dois l'être? Ma fille, une morveuſe comme ça trouve des bijoux; & moi, je trouve, quoi? des pierres pour me caſſer le cou.

(*Il entre chez lui.*)

SCENE XII.

THÉRESE, FRANÇOIS, *ſe rapprochant l'un de l'autre.*

FRANÇOIS.

VOILA encore une nouvelle eſpérance, ma chère Thérèſe; l'humeur qu'il m'a fait voir ſur votre trouvaille, m'inſpire l'idée de lui en faire faire une plus riche à lui-même. Les bontés de Monſeigneur nous donnent des facilités à cet égard, & je vais me conſulter là-deſſus avec mon père.

(*Il s'en va.*)

SCENE XIII.

THÉRESE, LUCAS.

LUCAS.

EH ben! Mamſelle, ça avance-t'y? Y a-t'y quéque freime de réuſſite?

THÉRESE.

Pas encore, mon pauvre garçon. Mon père eſt toujours auſſi fâché, auſſi chagrin qu'auparavant.

LUCAS.

Oui-dà! Tant mieux!

THÉRESE.

Comment! tant mieux!

LUCAS.

Oui; parce j'aurons l'honneur de la réuſſite à nous tout ſeul.

THÉRESE.

Comment donc ça?

LUCAS.

Suffit que j'avons ruminé à-part-nous un moyen infaillible de le réduire. Tenez-vous ici près pour être témoin, & vous allez, morgué! l'entendre crier qu'il eſt le plus heureux du monde, ou ben, dites que ne je ſommes qu'eune bête.

THÉRESE.

Ah! mon ami, ſi tu peux faire ce coup-là, compte que François & moi nous ferons ton bonheur.

LUCAS.

C'eſt pas de refus. En attendant, j'allons commencer par faire le vôtre. (*Thérèſe ſe retire.*)

LUCAS, *criant.*

Au feu! au feu! au ſecours!

THÉRESE, *revient.*

Eh ben! eh ben! quéque c'eſt donc?

LUCAS.

Allez-vous-en donc. C'eſt la freime.

THÉRESE.

Comment! la freime. Dame! tu me faiſals déja peur.

LUCAS.

Tant mieux! Faut que ça ſoit comme ça. Allez-vous-en. (*Elle ſe retire.*)

SCENE XIV.

LUCAS, BLAISE *avec ſon bâton.*

LUCAS, *criant.*

AU feu! au feu! Monſieur Blaiſe, Monſieur Blaiſe....

BLAISE, *accourant.*

Eh ben! eh ben! quéque gn'y a encore? Où ce qu'il eſt le feu?

LUCAS.

Oui, Monſieur, le feu.

BLAISE, *courant ça & là.*

Ah! miſérable, je ſuis ruiné!

LUCAS, *courant après lui.*

Monſieur, imaginez-vous....

BLAISE.

Ah! miſéricorde!

LUCAS.

Que le feu a commencé dans vot' grange.

BLAISE.

Ah! toute ma paille eſt brûlée.

LUCAS.

De-là, à la grande écurie, qui gn'y a qu'un pas.

BLAISE.

Ah! tous mes chevaux ſont grillés.

LUCAS.

Juſtement le vent ſoufflait de ce côté-là.

BLAISE.

Ah! ventergué, & on dira encore que je ne ſuis pas malheureux, que je ne dois pas toujours me plaindre!

LUCAS.

Au contraire, Monſieur, c'eſt le pus grand bonheur qui vous ſoit arrivé. Vous allez en convenir.

BLAISE.

Comment! un bonheur, miſérable!

LUCAS.

Et le pus grand de tous, encore! car, morgué, vous devriez être ruiné tout-à-fait à c't'heure que je vous parlons.

BLAISE.

Mais ça avance ben itou.

LUCAS.

Non, Monſieur, gn'y a pas de dommage.

BLAISE.

Eſt-y poſſibe ?

LUCAS.

Grace à moi, morgué ! Toute la grange, & l'écurie, & les beſtiaux, & la cavalerie & la paille, tout devrait être en cendre à préſent. Mais drès que j'ons vu la première bouffée de fumée ſortir au travers la porte, j'avons couru & j'avons coupé la communication.

BLAISE.

Ah ! mon cher ami, que je t'embraſſe.

LUCAS, *fier.*

Je le ſavions ben, moi, que je vous ferions convenir que vous êtes ben heureux. (*Il ſe retourne & appelle à demi-voix.*) Mademoiſelle Thérèſe, ſt, ſt. (*A Blaiſe.*) N'eſt-y pas vrai que v'là un grand bonheur ? (*Thérèſe paraît derrière à écouter.*)

BLAISE.

Mais, non ; pas trop. Car enfin, le dégât....

LUCAS.

Gn'y en a brin, je vous diſons. C'était un bouchon de paille qu'on avait allumé par mégarde, je l'avons éteint en marchant deſſus ; gn'y a pas eu d'aute incendie que ſtelle-là.

BLAISE.

Comment ! ventergué, tu m'as fait tout ce train-là pour un bouchon de paille ?

LUCAS.

LUCAS.

Ah! dame! jarni, ſi je ne nous étions pas trouvé là, à point nommé, tout était flambé. Mais comme je vous diſons, c'eſt ben heureux.... pas vrai, note Maître?

BLAISE.

Comment! miſérable, tu viens me bouleverſer le ſang comme ça pour une fauſſe allarme?

LUCAS.

Aimeriez-vous mieux que ça fuſſe pour eune véritabe?

BLAISE, *en colère.*

Oui, morgué, je l'aimerions autant, & jarnigué, t'es cauſe, avec le troube que tu m'as donné, que j'en s'rons p'tête malade pendant pus de ſix mois, & ventergué, j'allons te payer de ça comme tu le mérites. (*Il va ſur lui avec ſa canne.*)

LUCAS.

Eh ben! eh ben! Eſt-ce qu'ous y penſez donc, note Maître?

BLAISE, *le battant.*

Oui, j'y penſons. Quiens, drôle, quiens, coquin, v'là pour t'apprendre eune aute fois à donner tes nouvelles, & ſi je faiſions ben, je te chaſſerions par-deſſus le marché encore.

LUCAS, *entendant rire Thérèſe qui lui fait des mines par derrière.*

Le diable ſoit de l'invention que j'ons eu là.... Vous ne trouvez donc pas ça heureux?

BLAISE.

Comment le trouves-tu, toi?

LUCAS.

Ah! jarni, je le trouvons dur & lourd.

BLAISE.

Eh ben! y ne tient qu'à toi de recommencer.... Quand t'auras comme ça quéque bonne nouvelle, t'as qu'à venir à moi.

LUCAS.

C'eſt bon. Je n'y manquerons pas.

(*Il ſort.*)

SCENE XV.

BLAISE, THÉRESE, *ſortant de la maiſon.*

THÉRESE.

MON père, v'là le dîner qu'eſt ſus la table.

BLAISE.

Va te promener, toi.

THÉRESE.

Mais, mon père, on vous attend.

BLAISE.

Ah ça! n'eſt-ce pas le diable, là, voyez! Sembe-t'y pas qu'on faſſe tout pour me contrarier? Y a vingt heures pour dîner dans la journée, eh bien! on a choiſi juſtement ce moment-ci, où ce que je venons d'avoir eune révolution, là, que j'en avons eune oppreſſion ſur l'eſtomac, de la nouvelle de ce miſérabe là, & on veut me faire manger à préſent pour avoir eune indigeſtion terribe.

THÉRESE.

Dame, mon père, je ne ſavions pas ça. Si vous voulez, on va tenir la ſoupe ſur le feu un moment.

BLAISE.

Eh ! tenez-la au diabe qui vous emporte, & laiſſez-moi tranquille.

THÉRESE, *en rentrant, dit à demi-voix.*

Oh ! la frime de Lucas n'a avancé ni ſes affaires, ni les nôtres.

SCENE XVI.

LE BAILLI, BLAISE, LUCAS *reſtant derrière, à qui le Bailli donne de l'argent.*

LE BAILLI *arrive avec Lucas à qui il parle bas.*

QUAND j'aurai parlé du procès, entends-tu?

LUCAS.

C'eſt bon.

LE BAILLI.

Eh ben ! Maître Blaiſe, quéque vous avez donc? J'ai entendu crier au feu, & j'accours.

BLAISE, *en colère.*

Ah ! ventergué !...

LUCAS, *derrière au Bailli.*

Ne l'y parlez pus de celle-là.

LE BAILLI.

Y me paraît que ça n'était rien, ainſi tant mieux ! Je vous en fais mon compliment.

BLAISE.

Oui, tant mieux ! compliment ! C'eſt ben heureux, pas vrai ?

LUCAS, *derrière le Bailli.*

Dites que oui. Y vous remerciera itou.

LE BAILLI.

Du moins, ce coup-ci, j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre.

BLAISE.

Eh ! morgué, ne nous apprenez rian. Tenez, vous me portez guignon.

LE BAILLI.

Oh ! vous ſerez ben charmé de celle-là.

BLAISE.

Je ne crais pas. Je ne nous ſentons pas diſpoſé à ça.

LE BAILLI.

Vous ſavez bien ce procès que vous étiez ſur le point d'avoir avec ce Fermier d'ici près ?

BLAISE.

Eh bian ?

LE BAILLI.

Eh bien ! c'était une très-mauvaiſe affaire pour vous.

BLAISE.

Pas ſi mauvaiſe.

LE BAILLI.

Si-fait, & qui vous aurait coûté beaucoup.

BLAISE.

Eh ! queuque ça vous fait ?

LE BAILLI.

Par l'intérêt que je prends à vous, j'ai arrangé ça avec ce Fermier-là, il vous laiſſera tranquille, & vous ne plaiderez pas enſemble.

BLAISE.

Mais, de quoi diable vous mêlez-vous donc?

LE BAILLI.

Comment! vous ne me remerciez pas de ça.

BLAISE.

Ben au contraire, morgué. Si je n'étions pas déja époumoné de ce qui m'avont fait crier aujourd'hui, je vous gronderions comme eun enragé.

LE BAILLI.

Eh bien! mais, c'eſt bien voir les choſes. Vous ne ſavez donc pas ce que c'eſt qu'un procès? Vous ne ſavez pas que, euſſiez-vous la meilleure cauſe du monde, avec les rubriques de la chicane, avec les détours de la procédure, les remiſes, les retards, les longueurs, les aſſignations, les défauts, les renvois & ſur-tout les dépens, il y avait de quoi vous ruiner en frais. Vous avez eune mauvaiſe cauſe, je vous accommode, & vous vous plaignez!

BLAISE.

Sans doute. Piſque vons ſavez ſi bian toutes ces rubriques-là, fallait me la faire gagner tout-à fait.

LE BAILLI.

Ah! mais vous êtes trop gourmand. Et la Juſtice....

BLAISE.

Oh! oui, elle l'eſt ben autant.

LUCAS, *s'avançant.*

Note Maître....

BLAISE, *le menaçant de ſon bâton.*

Te v'là encore, toi! Quéque tu veux aſt'heure-ci?

LUCAS.

Oh! gn'y a pus de feu. Mais, morgué, j'avons ben réparé not' faute.... Vous ſavez ben vot' mauvais cheval qui vous avait coûté trente-ſix livres, & que vous vouliez revendre pour dix-huit?

BLAISE.

Oui. Encore un beau marché que j'avons fait là!

LUCAS.

Ah! jarnonbille, pus biau que vous ne crayez. Faites-en tous les jonrs comme ça, vous ſerez bentôt riche.

BLAISE.

Comment donc?

LUCAS.

Voyez ſi j'ons de l'inſtinct, je l'avons revendu ſoixante-douze livres comptant, encore! & v'là l'argent que je vous apportons.

BLAISE, *d'un air d'humeur.*

Soixante-douze livres ce cheval-là!

LUCAS.

Tout autant; & en biaux écus de ſix francs.

LE BAILLI.

Pardi, c'eſt ben heureux ça!

LUCAS.

Sûrement c'eſt heureux. C'eſt un marché d'or, & ça mérite ben pour boire.

BLAISE, *se fâchant.*

Heureux! heureux! un marché d'or! Eh! non, je ne voyons pas ça, moi.

LUCAS.

Comment! jarni, c'eſt n'eſt pas heureux!

LE BAILLI.

Un cheval que vous laiſſiez à dix-huit francs, vendu ſoixante-douze; mais ça fait les trois quarts de gain.

BLAISE.

Quand ça ferait les quatre quarts! Vous verrez que j'aurons encore été trompé là-deſſus, comme je le ſommes ſur tout. Je ne l'avions pas ben regardé ce cheval-là. Il avait ſûrement queuque qualité que je n'avons pas apperçu d'abord, & j'en aurions tiré un meyeur parti que ça.

LE BAILLI.

Mais c'eſt impoſſible.

BLAISE.

Si-fait. C'eſt note femme qui m'a dégoûté de ſte bete-là; mais je ne devions pas la croire. Alle ne ſe connaît pas en monture.

LUCAS, *à part.*

Ah! je crais pour le moins auſſi ben que vous.

BLAISE.

Oh! oui, c'eſt encore un mauvais marché que j'ai fait là.

LE BAILLI.

Allons, allons, Maître Blaiſe, vous n'êtes pas raiſonnable auſſi. Vous êtes trop exigeant, & vous

devriez être très-content d'avoir gagné ſur votre cheval le double de ce qu'il vous coûte.

BLAISE.

Eh ben! v'là-t'y pas qu'ous êtes jaloux á vot' tour de ce que j'avons gagné queuque choſe !... Et moi, je vous diſons qu'y n'eſt pas queſtion de ce que je l'avions payé. Mais la bête valait mieux que ça, & aſt'heure-ci au lieur d'y gagner, j'y pardons.

LE BAILLI.

Ah! quel homme vous êtes! Eh bien! morbleu, puiſque vous le prenez par-là, rendez-moi donc mes trois louis & reprenez votre cheval, car c'eſt moi qui l'avais acheté. Lucas, vas le rechercher chez moi.

BLAISE.

Comment! chez vous!

LE BAILLI.

Oui; moi-même. Mais rien ne vous contente.

LUCAS.

Irons-je, note Maîte?

BLAISE.

Non. Acoutez, Monſieur le Bailli: je voulons vous montrer que je ſommes eune bonne parſonne. Piſque c'eſt vous, j'aime autant que vous profitiez de ce bon marché-là qu'un aute. Je garde vot' argent. (*Il le met dans ſa poche.*)

LE BAILLI.

Vous me faites bien de la grace. Pourtant ſi vous vouliez....

BLAISE.

N'en parlons plus.

LE BAILLI.

A quelque choſe de perte....

BLAISE.

Eh! non. Je vous dis. N'y penſons pus tant-ſeulement, car ça me donne des regrets. Je commencions à y être attaché.

LE BAILLI.

Mais il eſt bien facile....

BLAISE.

Ah ça! ſi vous m'obſtinez encore, je m'en vas, tenez.

LE BAILLI.

Un beau chien de marché que j'ai fait là. Je perds mon argent, & je ne peux pas encore le contenter.

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, THÉRESE.

THÉRESE.

MAIS, mon père, venez donc, tandis que la ſoupe eſt encore un p'tit brin chaude.

BLAISE.

Je la voulons froide, nous.

THÉRESE.

Eh ben! elle eſt gelée, car v'là eune heure qu'on vous attend.

LE BAILLI.

Allez, allez, Maître Blaiſe, ne vous genez pas; je m'en vais chez moi en faire autant. Au revoir.

(*Il ſort.*)

SCENE XVIII.

BLAISE, THÉRESE, LUCAS.

THÉRESE.

MA mère ne veut pas manger que vous ne veniez d'abord.

BLAISE.

Allons donc. Ventergué, c'eſt ben impatientant d'ête tourmenté comme ça, toujours..... T'es ben heureux, toi, Lucas, on te viant pas appeller comme ça à tout heure : & vians manger par-ci, & vians boire par-ilà; ah! rian que ce tourment perpétuel-là, ça m'en dégoûterait, moi.

(*Il entre chez lui avec Thérèſe.*)

SCENE XIX.

LUCAS, *ſeul.*

ÇA ne m'en dégoûterait pas, moi. Mais, comme y dit, je n'avons pas ſt'embarras-là d'être appellé ſi ſouvent. Quand j'avons faim, j'allons, morgué, ben nous-même chercher note fricot,

ſans quoi je courrions de gros riſques de nous en paſſer. Mais, queuque j'entends-là ? C'eſt encore lui qui crie là-dedans. Quéqu'on l'y aura encore fait ?

SCENE XX.

LUCAS, BLAISE *ſort en criant.*

BLAISE.

AH ! ventergué, le diabe ſoit de la ſoupe, de la cuiſine & de la Cuiſinière.

LUCAS.

Queuqu'y a donc, note Maître ?

BLAISE.

Y a que le diabe était dans ſte terrine. Y m'appellont, en diſant que la ſoupe eſt froide, & je vians de me brûler avec, que je me ſuis emporté la langue, la bouche & les dents. (*Il crache.*)

LUCAS.

Ah ! dame ! v'là ce que c'eſt que d'aller ſi vîte auſſi !

BLAISE.

Pour ſurcroît, alles ſavent que j'aimons les pommes de terre, gn'y en a pas. Gn'y a qu'une miſérable oye, qu'alles ſavent ben que je n'en mangeons jamais, que ça me contrarie ſeulement d'en avoir ; mais alles ne cherchont qu'à me chagriner.

LUCAS.

Dame, acoutez, note Maître ; c'eſt pas que

j'aimions l'oye, mais ſi vous voulez, j'irons prendre vote part du chagrin de le manger à vote place.

BLAISE.

Non. Reſte ici. Je ne veux pas te contrarier, moi. Je ne ſuis pas, comme ces gens-là, d'un caractère inſupportable.

LUCAS.

Si-fait, note Maître; laiſſez-moi aller.

BLAISE.

Non, je te dis. J'ai ordonné de mettre cuire des pommes de terre, tu en mangeras avec moi.

LUCAS.

Grand marci. Je ne ſommes pas friand de ça. C'eſt trop délicat pour note bec. J'aimons autant vous les laiſſer, & vous débarraſſer d'un quartier de l'oye.

BLAISE.

Non. C'eſt une viande lourde & groſſière.

LUCAS.

Eh ben! que voulez-vous? Je ſommes groſſier itou, je nous en accommoderons.

BLAISE.

Ça te fera mal, je te dis.

LUCAS.

Vous pernez trop d'intérêt à moi. Quand vous me donniez tantôt de vote gourdin, vous ne diſiez pas ça.

BLAISE.

Tu le méritais; mais à préſent, c'eſt par amitié.

LUCAS.

Ah! Monſieur, vous ne connaiſſez rien à mon tempérament.

SCENE XXI.

BLAISE, LUCAS, Madame BLAISE, THÉRESE.

Madame BLAISE.

ALLONS, mon cher ami, v'là les pommes de terre fricaſſées.

BLAISE.

Eh ben! vous n'avez qu'à les manger.

Madame BLAISE.

Mais, mon ami, tu les demandais tout-à-l'heure.

BLAISE.

A préſent, je n'en voulons pas.

Madame BLAISE.

Mais ordinairement tu les aimes?

BLAISE.

J'avons changé de goût.

Madame BLAISE, *à demi-voix.*

Ah! quelle patience il faut avoir!

BLAISE.

Oh! ſûrement, faut que j'en aie beaucoup, car vous l'exercez ben.

Madame BLAISE.

Tu ne veux donc pas venir?

BLAISE.

Non, encore une fois. Allez-vous pas recommencer?

THÉRESE.

Mais, mon père, buvez ſeulement un coup.

BLAISE.

Je n'ons ni faim, ni ſoif.

Madame BLAISE.

Mais à quelle heure veux-tu donc que je dînions?

BLAISE.

Oh! quand vous voudrez. Pour moi, je m'en vas, car ſi je reſtions-là, vous me feriez mettre en colère.

Madame BLAISE.

Et les pommes de terre, qu'en fera-t-on?

BLAISE, *s'en allant.*

Lucas les mangera.

LUCAS.

Tope, avec un quartier de l'oye.

Madame BLAISE.

Lucas, v'là Monſieur le Bailli, je voulons cauſer avec lui, vas toujours manger un morceau.

(*Il entre.*)

SCENE XXII.

Madame BLAISE, THÉRESE, LE BAILLI, FRANÇOIS.

Madame BLAISE.

EH ben ! Monſieur le Bailli, où en êtes-vous ?

LE BAILLI.

Je vous trouve heureuſement ſeules toutes les deux, j'ai beſoin de vous. Il faut venir avec moi. En cas que mon fils ne réuſſiſſe pas, j'eſpère que notre dernière épreuve l'emportera.

THÉRESE.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que ce ſac-là ?

FRANÇOIS.

C'eſt encore une marque des bontés que Monſeigneur a pour nous. Comme je lui ai raconté que Maître Blaiſe tantôt s'eſt fâché de ce qu'il a cru que vous aviez trouvé ce bijou & qu'il ne trouvait rien, lui, Monſeigneur nous a donné ſt'argent pour nous marier enſemble, à condition de le faire rencontrer ſur les pas de votre père, pour voir à ſon tour ſi ſte trouvaille-là lui fera plaiſir.

THÉRESE.

Ah ! ma mère, quel bon cœur que Monſeigneur a pour nous ! François, comme nous devons l'aimer !

FRANÇOIS.

Ah ! Thérèſe, en proportion de ce que tu m'es

chère! Je donnerais ma vie pour lui, ſi je ne la gardais pas pour toi.

LE BAILLI.

Je crois que je vois Maître Blaiſe qui revient par ici. François, arrange ton ſac & guette-le. Nous allons faire un tour ici près, pour expliquer à Madame Blaiſe & à Thérèſe ce qui leur reſte à faire. (*Ils ſortent.*)

SCENE XXIII.

FRANÇOIS, BLAISE *revient d'un côté oppoſé, paraiſſant regarder ſes vignes en murmurant. Pendant ce tems, François poſe le ſac par terre ſur ſon chemin.*

BLAISE, *à part.*

C'ÉTAIT ben la peine de me vanter ces veignes, je n'y voyons rian de ſi merveilleux.

FRANÇOIS, *à part.*

Y ne peut pas manquer de paſſer par ici, pour rentrer chez lui. Voyons un peu. (*Il ſe retire dans un coin.*)

BLAISE, *avançant.*

Les grains ſont petits, & encore y en a la moitié de coulé. (*A meſure qu'il avance, il ſe retourne, en regardant les vignes & bougonant toujours.*)

FRANÇOIS.

Il ne regarde pas à ſes peids. Il ne le voit pas.

BLAISE,

BLAISE, *revenant à ſa maiſon.*

Gn'y aura pas demi-année dans tout ça.

FRANÇOIS.

Bon! le voilà tout près. Il va mettre le pied deſſus.

BLAISE, *s'arrêtant auprès du ſac.*

Je faiſons eune réflexion. Je ne nous ſoucions pas de rentrer encore. Je trouverons là note femme, note fille, tout ça me bâillera de l'himeur; j'avons un moment de tranquillité, faut en profiter. Allons nous promener encore. (*Il marche de l'autre côté.*)

FRANÇOIS.

Le diable ſoit de l'homme! C'eſt comme un ſort.... Faut pourtant que je l'y faſſe trouver. (*Il vient à Blaiſe & le ſalue.*) Bon jour, Maître Blaiſe.

BLAISE.

Ah! te v'là!

FRANÇOIS.

Où allez-vous donc comme ça?

BLAISE.

Eh! je vas, je vas.... Je ne te demandons pas où que tu vas, toi?

FRANÇOIS.

Oh! moi, j'allais chez vous.

BLAISE.

Eh ben! moi, j'allons d'un aute côté.

FRANÇOIS.

J'aurais pourtant ben voulu que vous ſoyez chez vous.

BLAISE.

Pourquoi ça ?

FRANÇOIS.

Parce que je voulais vous parler de quéque choſe.

BLAISE.

Eh ben ! tu peux me parler auſſi-ben ici.

FRANÇOIS *qui eſt de l'autre côté & qui le pouſſe en marchant du côté de ſa maiſon.*

Oh ! non. Parce que....

BLAISE.

Comment ! parce que....

FRANÇOIS.

Oui, parce que.... ce ſont des affaires....

BLAISE.

Eh ben ! juſtement, je ne parlons pas d'affaires à la maiſon.

FRANÇOIS, *pouſſant toujours.*

Mais c'eſt que je voudrais vous demander un plaiſir.

BLAISE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce plaiſir ?

FRANÇOIS, *le tirant plus fort.*

J'ai couru comme tout, je ſuis altéré, & vous me feriez l'amitié de me donner un doigt de vin.

BLAISE.

Eh ben ! vas-y tout ſeul, on t'en donnera.

FRANÇOIS, *à part.*

Le diable d'entêtement. (*Haut.*) Y vaudrait

mieux que vous vinſſiez avec moi, vous me tiendriez compagnie.

BLAISE.

Eh! va te promener. Je ne veux pas boire, moi.

FRANÇOIS.

Comment! vous refuſeriez à trinquer avec vote gendre?

BLAISE.

Toi, mon gendre! Oh! ça n'eſt pas encore fait, & mêmement je crayons que ça ne ſe fera pas du tout.

FRANÇOIS.

Pourquoi donc que ça ne ſe ferait pas?

BLAISE.

Parce que ça n'eſt pas dans ma tête. Parce que, toi, ton père, ma femme & ma fille, me contrariez continuellement, & que je ne voulons pas vivre comme ça, & que je ſommes ben aiſe de te tenir, parce que j'allons devant toi ſignifier à ton père de ne pas me parler de ce mariage-là.

FRANÇOIS.

Comment! comment! Queu vertigo!

BLAISE, *le tirant à ſon tour.*

N'y a pas de vartigo. Je te tenons, & tu vas venir avec moi chez ton père.

FRANÇOIS, *réſiſtant.*

Laiſſez donc, laiſſez donc, Maître Blaiſe.

BLAISE.

N'y a pas de laiſſez donc. Tu viendras.

FRANÇOIS.

Il n'eſt pas à la maiſon.

BLAISE.

C'eſt égal, ta mère y eſt.

FRANÇOIS.

Non. Elle eſt au Château.

BLAISE.

Eh ben! morgué, j'irons au Château. Marchons.

FRANÇOIS, *ſe retournant pour regarder le ſac.*

La bonne chienne d'hiſtoire!

BLAISE, *lui remettant la tête en avant.*

Eh ben! eh ben! tu vas gagner un torticoli, marche donc droit.

(*Il le tire hors du Théâtre.*)

SCENE XXIV.

LUCAS, *ſeul, ſortant de la maiſon de Blaiſe.*

AH! morgué, v'là pourtant un bon moment de rencontré! Y m'avont laiſſé ſeul, j'en ons profité, là, pour nous en donner à cœur-joie. Je n'avons pas pus épargné l'oye que les pommes de terre, & j'avons bu & mangé comme un pardu. Je pouvons attendre la ſoirée aſt'heure-ci. Mais queu diabe eſt-ce que c'eſt que ça?... Un ſac.... Ah! ventergué, ça ſonne.... (*Il ramaſſe le ſac.*) Ce ſont des écus..... Ah! vartigué, c'eſt un

tréſor ! V'là que tous les biens me viennent à la fois ! V'là ma fortune faite ! Ah ! morgué, les coups de bâton que j'avons reçu tantôt m'avont porté bonheur. Queuque j'allons faire de tout ça ?... Allons, Lucas, faut vîtement courir au Château demander à Monſeigneur qu'y me vende ſa place... C'eſt bian dit.... Quand on veut être heureux, gn'y pas de tems à perdre. (*Il ſort en courant.*)

SCENE XXV.

LE BAILLI *qui l'apperçoit de loin, entre en criant;* LUCAS, *toujours courant.*

LE BAILLI, *criant.*

AU voleur ! au voleur ! Arrête !

LUCAS, *reſtant.*

Qu'eſt-ce que c'eſt, au voleur ?

LE BAILLI.

Rends ça, coquin.

LUCAS.

Gn'y a pas de coquin, Monſieur ; je l'avons trouvé, c'eſt de bonne priſe.

LE BAILLI.

Et moi, je te dis que ſt'argent-là eſt à Monſeigneur, & que ſi tu ne le rends pas, je vas te faire pendre.

LUCAS, *laiſſant tomber le ſac.*

Pendre ! Ah ! ventergué, c'eſt de l'argent trop cher !

LE BAILLI, *le ramaſſe.*

Diautre ! tu es alerte à ramaſſer, à ce qui me paraît ?

LUCAS.

Mais vous n'y êtes pas gauche non pus, vous.

LE BAILLI.

Ça m'eſt permis à moi.

LUCAS.

Oui ; c'eſt vote métier. Mais, jarni, me v'là ruiné, moi, à préſent, v'là ma fortune aux piautres. Pardi, vous auriez bien dû ne paſſer ici que demain.

LE BAILLI.

Écoute, Lucas : ne te chagrine pas. Tout ne ſeras pas perdu pour toi ; ſi tu veux nous aider, tu auras ta part de cet argent-là.

LUCAS.

Oh ! ben volontiers, Monſieur. Queuqu'y faut pour ça ?

LE BAILLI.

Voilà ton Maître qui revient, écoute ce qu'il faut faire.

(*Ils ſortent.*)

SCENE XXVI.

BLAISE, *ſeul.*

Y m'est échappé en chemin ; mais, ventergué, je l'y avons toujours dit note intention. Me v'là débarraſſé de c'côté-là. C'eſt un tintoin de moins que j'aurons dans la çarvelle. J'avons déja aſſez de tracaſſeries dans note minage, ſans être obligé d'en ſupporter encore dans un autre.

(*Il entre chez lui. Le Bailli s'en va.*)

SCENE XXVII.

LUCAS, *voyant Blaiſe entrer chez lui.*

Ah! me v'là donc chargé d'eune nouvelle commiſſion! Si alle m'eſt payée comme ſt'elle-là de tantôt, je n'ons qu'à ben me tenir. Le v'là qui entre chez lui, y va trouver maiſon nette ; ça va ben le diſpoſer.

SCENE XXVIII.

BLAISE, LUCAS.

BLAISE.

EH ben! où ce qu'eſt donc ma femme? où ce qu'eſt donc ma fille?

LUCAS.

Ah! par ma fine, où voulez-vous qu'alies ſoient? Vous les brutaliſez tant, que....

BLAISE.

Ne vas-tu pas dire que c'eſt moi qui les tracaſſe encore?

LUCAS.

Oh! non. Vous êtes bian honnête, bian bonne parſonne; mais toujours y n'eſt pas poſſible de vivre avec vous.

BLAISE, *en colère.*

Quéque je fais donc?

LUCAS.

Oh! rian que de bian. Vous vous fâchez ſur tout, vous criez toujours, & v'là la récapitulation de vote journée: Vous avez querellé vote femme, vous avez envoyé promener vote fille, chagriné vos amis, & donné des coups de bâton à vote domeſtique.

BLAISE.

Mais ſi tout ce monde-là me met en colère,

LUCAS.

Faut un peu ſouffrir des autes, afin qu'y ſouffrions de nous. Vous avez maltraité tout ce monde-là, & tout ce monde-là a pris ſon parti.

BLAISE.

Comment donc ça ?

LUCAS.

D'abord, vos amis vous abandonnent. Le Bailli & ſon fils, vous ne les reverrez plus. Je crais même que le fils eſt allé s'engager par dépit de ce qu'ous lui refuſiez vote fille.

BLAISE.

Tant mieux ! autant de débarraſſé.

LUCAS.

A la bonne heure ! Dites comme ça juſqu'au bout. Vote femme....

BLAISE.

Ma femme, eh bien !...

LUCAS.

Eh ben ! alle a été je crais trouver le Seigneur pour ſe plaindre à lui, afin de ſe faire ſéparer de vous.

BLAISE.

C'eſt bon ! ça s'ra du tapage de moins.

LUCAS, *à part.*

Diabe ! il avale tout ça ben doux.... (*Haut.*) Vote fille....

BLAISE.

Ah ! ah ! ma fille auſſi.

LUCAS.

Oui. Alle eſt partie, elle, on ne ſait pas où

ce qu'alle eſt allée ; mais alle a dit que c'eſt pour ſe mettre dans un Couvent, & qu'elle ne vous reverra jamais.

BLAISE.

Comment ! ventergué, ma fille me quitte !

LUCAS, *à part.*

Le v'la qui s'émeuve, bon ! (*Haut.*) Vous n'êtes pas au bout. Je ſommes vote garçon de farme, v'là ſix ans que je ſommes chez vous....

BLAISE.

Eh bian !

LUCAS.

Eh bian ! je venons vous demander mes gages, & je nous en allons itou.

BLAISE.

Quoi ! Lucas, tu me quittes auſſi ?

LUCAS.

Oui, morguenne ! je vous quittons, & je vous laiſſons tout ſeul. Vous n'aurez pas de diſpute avec perſonne.

BLAISE.

Mais pourquoi t'en vas-tu ?

LUCAS.

Parce que je ne pouvons pus reſter. Vote ſervice eſt trop rude. Quand vous me donneriez de l'or, j'aimerions mieux en ſervir un autre pour rian.

BLAISE.

Mais qu'eſt-ce que j'ai donc tant ? Eſt-ce que je ne ſommes pas doux ?

LUCAS.

Oui. Comme le vin de vos pommes.

BLAISE.

Eſt-ce que je ne te parlons pas honnêtement ?

LUCAS.

Comme quand je parlons à nos chevaux. Et pis toujours fâché, toujours chagrin ; morgué, vous m'attriſtez moi-même. J'étions gai comme pinçon ; aſt'heure-ci vote maladie me gagne, je ne rions pus que du bout des dents. Oh ! ça ne va pas à mon tempérament, moi, faut que je rie & que je me gobarge.

BLAISE.

Comment es-tu donc bâti ?

LUCAS.

Dame ! v'là mon acabit. Chacun le ſien.]

BLAISE.

En ce cas-là, je te plains. Tu es ben malheureux.

LUCAS.

Malheureux vous-même.... Vous v'là triſte, ſeul & abandonné de tout le monde ; & le pis de tout ça, c'eſt que vous avez fait de la peine à tout ce monde-là.

BLAISE.

Moi, j'avons fait de la peine à queuque-z'un ?

LUCAS.

Oui, vous en avez fait, à tout le monde, encore ; & ça m'étonne de vous. Vous n'étiez pourtant pas méchant, vous venez d'eune famille où ce qui gn'y a de bonnes gens.... Vote frère ſurtout qu'eſt la meilleure parſonne, qui ne ſe fâche de rien, qui ne gronde jamais ; c'eſt là ce qu'on

appelle un véritable Rondin, v'là comme faudrait être, vous.

BLAISE.

Mon frère !

LUCAS.

Pardi oui, vote frère. Êtes-vous pas enfans du même père ?... Vous étiez comme ça auſſi autes fois, vous riez, vous vous divartiſſiez, toujours de bonne himeur, toujours le mot pour rire. Y avait du plaiſir avec vous, on vous appellait Roger Bontems. Aſt'heure-ci, oh ! c'eſt ben différent ! Vous êtes venu comme un loup-garoux, toujours criant, toujours chagrin. Vous avez maîgri de pus de moitié, on vous montre au doigt, & on vous appelle par-tout Blaiſe le hargneux. V'là-t'y pas un biau ſobriquet ? Eh bien ! morgué, v'là tout le bel héritage qu'ous avez fait.

BLAISE, *à part.*

Effectivement. Ventergué, ce qu'y me dit-là me ſerre le cœur.

LUCAS, *à part.*

Y s'ébranle, appuyons. (*Haut.*) Dame, Monſieur, je vous plaignons; mais je vous quittons, toujours. Donnez-moi mes gages, ou ben, je vous les laiſſons.

BLAISE, *en lui même.*

Comment ! ma femme ! ma fille !... Mais j'aimons tout ce monde-là pourtant ! Je n'avons pas un mauvais cœur ! Je ſommes donc ben malheureux de leur avoir fait du mal !... Quéque je vas devenir ? Seul, comme ça ! Livré à mon chagrin, ſans amis, ſans ma femme, ſans ma fille !... Sans un valet même !... Ah ! morgué, je ſommes

donc un monſtre, qu'on me fuit comme ça! Je n'y pouvons pas réſiter. Ça m'ouvre les yeux; oui, j'en ſommes un. Mais je voulons nous corriger.... Lucas, reſte avec moi, mon ami; au moins, ne me quitte pas; aide-moi à les retrouver, & tu verras que dorénavant vous ſerez tretous contens de moi.

LUCAS.

Bah! bah! Monſieur, je ne pouvons pas vous croire; vous ne dites pas ça tout de bon. On ne change pas comme ça tout d'un coup. Si vote femme, ſi vote fille revenions queuque jour à vous, vous diriez que vous étiez ben débarraſſé, & que ce ſerait un malheur de les ravoir encore.

BLAISE.

Non, mon enfant, non. Je commençons à connaître que j'avons eu tort, que je ſommes cauſe de tout, & que ſi j'ons le bonheur de les revoir....

LUCAS.

Heim! Queu mot qui vous échappe donc là, note Maître? Le bonheur, je crais, que vous dites?

BLAISE.

Oui, mon ami, le bonheur; je l'avons dit.

LUCAS.

C'en ſerait donc un. Là, tout de bon?

BLAISE.

Ah! oui, morgué, & le pus grand que j'aurions eu de note vie.

LUCAS.

Eh ben! j'allons vous le donner. (*Il appelle.*) Venez donc, vous autes, pis qu'y ne demande pus que ça.

SCENE XXIX.

LES PRÉCÉDENS; Madame BLAISE, THÉRESE & FRANÇOIS, *entrent avec précipitation & ſe jettent dans les bras & aux pieds de Blaiſe.*

Madame BLAISE.

AH! mon ami!

THÉRESE.

Ah! mon père!

FRANÇOIS.

Ah! Monſieur!

BLAISE, *pénétré.*

Comment! vous étiez là?

LUCAS.

Allons, ventregué, n'allez pas vous dédire, au moins. Soyez heureux, ou du moins, faites-en la freime.

BLAISE, *avec attendriſſement, & les ſerrant dans ſes bras.*

Oui, mes enfans; oui, je le ſommes. Je ſentons, jarnigoi, des mouvemens que je n'avons pas encore connu.... Ah! Lucas!

Madame BLAISE.

Pardon, mon cher ami, ſi j'avons cherché....

THÉRESE.

Pardon, mon père.

BLAISE, *les embraſſant.*

Non. C'eſt moi qui vous le demandons. J'avons eu tort avec vous pendant trop long-tems... Je ne connaiſſions pas le bonheur, & je vous empêchions de le trouver; mais je voyons, je ſentons à préſent que je pouvons le goûter tretous. Pardonne-moi, ma chère femme; aime-moi toujours ben, ma fille.... Épouſe-la, toi, François; reſte avec nous, & tâchons d'être toujours contens. (*Au Bailli qui entre.*) Venez, mon cher Bailli?

SCENE XXX & dernière.

LES PRÉCÉDENS, LE BAILLI.

LE BAILLI.

EH ben! Maître Blaiſe, te v'là donc heureux, enfin?

BLAISE.

Oui, mon ami, je le ſommes, & c'eſt à toi que je le devons; car c'eſt toi qui as manigancé tout ça. Je t'en remercions, & je voyons à préſent que le ſecret pour ſe rendre heureux, c'eſt de ſavoir faire plaiſir aux autres.

AU PUBLIC.

MESSIEURS, ſi je pouvais commencer par vous mon épreuve, je ne craindrais plus la rechûte, & ma guériſon ſeraît radicale.

FIN.